L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

G. F. WEISSE & Co. 28 Rue Old Chartres ENTRE TOULOUSE & BIENVILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 20 AOUT 1862

G. F. WEISSE, F. LIBERT. S. DUFOUR, S. HARDY Editeurs-Propriétaires

Nouvelle-Orléans:
MERCREDI MATIN, 20 AOUT.

Vente à l'encan de ce jour.

Par Hoffman & Marks, à 10 h. du matin, devant la porte du Commerce, 14 rue Chartres :
Par E. Roger & Co, à 10 h. du matin, à l'entrepôt de St-Louis-Hôtel.
Par B. T. Montgomery, à 10 h. du matin, au Southern Exchange Commercial, rue du Camp—50 pipes à demi-vendange sur trois ans.
Par B. T. Montgomery, au bureau du Southern Exchange Commercial, rue du Camp—50 pipes à demi-vendange sur trois ans.
Par E. Roger & Co, au magasin de M. S. Pitman, 60, rue de la Victoire, vins, champagne Pert, macédoine, cognac.
Par E. M. Jacobs—au bazar St. Jean, au montage de chevaux en bois, &c.

Situation au Sud.

Nous trouvons dans le New York *Herald* une correspondance fort remarquable, envoyée de Baltimore par un voyageur, revenu du Sud, qui veut taire son nom, bien qu'en toute autre circonstance ce nom fût très cité comme celui de Seward ou de gouverneur Morgan. Ce voyageur trouvait qu'il convenait d'être désigné par le mot "le rivière", est profondément versé dans les affaires du Sud, dans la position et la force des armées du Sud, les sentiments du peuple du Sud, les ressources du pays, l'état des finances confédérées, les plans des chefs de la rebellion et les moyens dont ils disposent pour l'exécution de ces plans. Les informations qu'il nous donne, dit le *Herald*, peuvent être regardées comme correctes sous tous les rapports. Elles sont corroborées, d'ailleurs, par d'autres renseignements venus de diverses sources." Voici les passages les plus saillants de cet écrit :

Partout dans les Etats de la Georgie, de l'Alabama, du Mississippi, de la Louisiane, Caroline du Sud, Virginie et dans la partie septentrionale de la Caroline du Nord et du Tennessee, il n'y a qu'un seul sentiment dans le peuple, savoir : un dévouement inébranlable à la cause du Sud, une confiance parfaite dans le gouvernement confédéré, et une résolu lue dans le déployer dans la lutte jusqu'à ce que l'indépendance soit acquise. Voilà l'idée prédominante. J'ai moi-même, pendant les progrès de la guerre, et particulièrement depuis mon dernier séjour, conversé avec une douzaine d'officiers rebelles, prisonniers, vous hommes d'éducation et d'intelligence, et j'ai toujours remarqué qu'ils parlent de l'indépendance du Sud comme de la cause pour laquelle ils ont pris les armes et pour laquelle ils combattent. L'enthousiasme est au même degré impertinence secondaire. J'ai souvent trouvé celui qui est parti pour la guerre à cause de l'esclavage. Il disait qu'il savait bien que l'esclavage pour quelques années encore, mais que les intérêts sous le point de vue de l'économie politique, exigent le travail forcé ; mais nous les sertissons, ajoutait-il, nous n'osons pas déclarer nos vues et nos fortunes, et ce n'était nécessaire pour assurer notre indépendance.

Un des moyens employés par les armées de 700,000 hommes. Ici ce n'est pas tout. Leur système de guerre et leur mode de lever des troupes sont beaucoup plus parfaits que le système de la marine des Etats-Unis. Leur département de la guerre a pris des mesures pour un territoire au nombre de trois pour constamment en campagne, aussi long-temps que la guerre durera. Si cela doit être fait, on pourra appeler à de nouveaux régiments et par un appel à cent mille hommes de nouvelles recrues à la fois, sans simplement par l'extension de tous les régiments, maintenant organisés, en leur envoyant des hommes à mesure qu'ils en ont besoin. Chacun des régiments en campagne doit avoir dans le voisinage de la localité où il a été levé un ou plusieurs officiers de recrutement. Ces officiers doivent être constamment informés par la colonie de la force effective des régiments. Tous les soldats blessés ou malades doivent être renvoyés chez leurs familles, seulement par congé et pour n'y rester que jusqu'au moment où ils seront rétablis. Les vacances provenant de ces causes et de la mortalité dans les bataillons sont remplies par les officiers recruteurs qui envoient le nombre d'hommes nécessaire pour combler les lacunes. Ces nouvelles recrues sont obtenues par la conscription, dans le cas où les volontaires manqueront. Dans chaque comté et paroisse la liste de tous les hommes sujets au service militaire est déjà faite et c'est de là que les nouvelles recrues doivent sortir. Ce plan a été imaginé par le général Lee, commandant en chef de l'armée rebelle, et il a été vivement approuvé par Jefferson Davis et le département de la guerre.

Ils ont une grande abondance d'armes, soit en canons soit en fusils, en sabres et en accoutrements pour la cavalerie et l'artillerie. Les matériaux existent pour commencer la guerre, dès le bout du mouvement, les 380,000 fusils que John B. Floyd leur avait envoyés des arsenaux fédéraux, sans compter les 110,000 fusils qui furent saisis par les rebelles dans les arsenaux du Sud. Ils en ont reçu depuis, par l'arrivage de trente deux navires qui ont passé à travers le blocus, de la mer mai 1861 au 1er juillet 1862, 270,000 mousquets de plus. Ils ont en outre, durant les derniers mois, des fabriques de fusils à Charleston, Savannah, Augusta et Columbus en Georgie, à Fayetteville dans la Caroline du Nord, à Lynchburg et à Richmond. Ils ont fabriqué dans ces usines 60,000 fusils et ils les fabriquent maintenant plus rapidement que jamais. Cette récapitulation s'élève en total à un million de fusils. Plusieurs des navires qui ont passé à travers le blocus ont apporté des canons et de la poudre. Ils ont refondu des fonderies de canons en cuivre et en fer, à Richmond, Charleston, Mobile et Fayetteville. On peut juger de la qualité de ces canons par l'essai qu'on a fait de ceux qui sont tombés entre nos mains.

Il a été impossible de les faire éclater ou de rompre leurs tourillons et ils sont maintenant au service de nos artilleurs. En outre, les rebelles ont maintenant en pleine activité trois établissements pour fabriquer de la poudre.

Désordres sérieux à Brooklyn

Conflit entre des travailleurs noirs et des ouvriers blancs.

Un journal de New York du 5 nous donne les détails qui suivent, et que nous résumons, sur l'attaque faite par des ouvriers blancs contre une manufacture de tabac à Brooklyn où des ouvriers noirs étaient employés.

Le 4, à 1 heure de l'après-midi, un grand nombre d'ouvriers irlandais, irrités de ce que la population noire du voisinage ne fut pas prête, à diverses fois, au langage insultant pour les fois mes blanches, se rendirent vers la fabrique de tabac de Lorillard dans le but d'avoir raison de ces injures. Ils furent arrêtés à la porte par des nègres qui leur dirent qu'ils avaient autant de droit qu'eux à travailler dans cet endroit. De là on en vint à coups de poing, à coups de bâton et même à coups de poignard, auxquels un policeman mit un terme après de longs efforts.

Plus tard, les ouvriers irlandais insistèrent auprès de M. Lorillard pour que les nègres ne fussent plus à faire dans sa fabrique, ce à quoi le propriétaire promit d'obtempérer. Mais cette promesse ne calma pas la multitude irlandaise, très ambitieuse à ce qu'il paraît, car elle se porta bientôt après, armée de bâtons, de briques, de pierres et d'autres projectiles, devant la fabrique de M. Watson où elle se mit à casser les vitres des fenêtres. Plusieurs hommes de police avaient été placés dans l'intérieur pour y prendre, en cas de besoin, les nègresses qui y étaient employées. Ils firent ce qu'ils purent pour tenir les assaillants en échec, mais il survint une nouvelle foule composée de femmes, d'enfants et d'hommes tout à fait enragés. Alors on entendit une voix de femme encourageant la foule à lapider les nègres. On y mêla le feu en effet, mais la pluie, ayant reçu des renforts, parvint à l'éteindre avant tout dommage sérieux.

Le journal duquel nous tenons ces faits en donne plusieurs versions différentes. Nous attendrons l'arrivé d'un prochain steamer pour en parler plus longuement.

Retards de prisonniers.—Nous apprenons que le capitaine A. O. Murphy, commandant de l'*Antonia*, qui fut fait prisonnier dans la baie de Barataria, en avril dernier, a obtenu un certificat d'échange contre un officier fédéral qui se trouve entre les mains des Confédérés. Le capitaine Murphy partira incessamment pour s'y faire échanger.

Steamer Mayaras.—Le beau steamer Matanzas, capitaine Longuemy, partira pour New York après demain, Vendredi, à 5 heures du matin. Voir aux annonces.

Huile de charbon, lampes, &c. — M Oba & Loeffler, No 126, rue de Chartres, vient de recevoir un lot d'excellente huile de charbon, ainsi que des lampes et un assortiment complet d'objets en fer-blanc-rie. Les prix de la maison Loeffler sont très modérés. Voir aux annonces.

Arrestation de prétendu a Acapulco.—Le correspondant de M. York *Herald* lui donne de Panama, sous la date du 25 juillet, par la voie *Orizaba*, arrivé en jour là de la Californie, que tous les Français d'Acapulco ont été arrêtés et interdits sous la prévention d'avoir encouragé des gens ignorants indifférents à la cause française. Tous les battants français, immédiatement évidents partie avant que les autorités du pays eussent eu connaissance de cette mesure. Le Français, cependant, est très blessé comme tel.

Un nouveau traité.—Le *Herald* de New-York, indigné de la répugnance qu'éprouve cette certaine homme du Nord à partir pour la guerre, conseille au gouvernement fédéral d'adopter une cette répugnance au profit du trésor public. Le *Herald*, en conséquence que le nombre de ces civilians qui ne veulent pas être militaires s'élève à 50,000, trouve une somme de 25 millions de piastres à gagner, au moyen d'une exemption de service que tout citoyen pourra en procurer moyennant un droit de $500 payable immédiatement. 50,000 fois 500 piastres font, en effet, 25 millions. Mais ces argent, mis de côté, fera-t-il des soldats ?

Derniers détails
SUR L'expédition française.

Le *Press* du 24 juillet donne les nouvelles suivantes :

"Contrairement à toutes les prévisions, la frégate cuirassée *la Normandie*, montée par M. le vice-amiral Jurien de Lagravière, est commandée par M. le capitaine de vaisseau Mussoli, se rendra pas à Cherbourg.

"Quoique n'ayant pas fait son entrée régulièrement, la frégate amirale, sortie de la rade le 21 de ce mois, a fait sortie pour le Mexique.

"La volonté formelle témoignée à ce sujet par M. le ministre de la marine a précipité le départ de *la Normandie*.

"L'intention du gouvernement est de concentrer le plus tôt possible des forces nombreuses à Orizaba et des navires devant la Vera-Cruz et Sacrifice. Déjà les vaisseaux *le Tarenne*, *l'Ulm* et le transport *l'Yonne* commencent à embarquer des soldats.

"Hier matin, est arrivé à Paris, venant de Lyon, le 2de bataillon de chasseurs à pied. A la gare, on lui a fait prendre le chemin de Ceinture, qui l'a conduit sur la ligne de Normandie. Après quelques heures de repos aux Batignolles, le bataillon s'est dirigé vers Cherbourg où il est arrivé la nuit dernière.

"Déjà fourgons, chevaux, barques attendent dans ce port le moment de l'embarquement. Le 1er régiment d'infanterie de marine fournira son contingent à l'expédition. Un ancien semblait de l'armée d'Italie, M. Lennée est également désigné pour le Mexique.

"Le départ du vaisseau le *Turenne*, sur lequel doit passer le général Forey, est fixé dimanche ou au plus tard à lundi prochain.

Arrestation d'éditeurs.—Nous trouvons les dépêches ci-dessous dans les journaux du Nord :

Harrisburg, 6 août 1862.

Le général Wadsworth, suivant les instructions du département de la guerre, a arrêté aujourd'hui, dans les dépêches et les éditeurs de *Patriot and Union*, accusés d'avoir affiché des placards calculés pour entraver et retarder l'opération du recrutement dans l'Etat. Toute la bande est partie pour Washington se mailla.

Arrestations a Toronto.—Toronto, 6 août 1862.—Le capitaine Gilbert Pomeroy, de Madison, native indienne, possédé en partie par des Canadiens, est été arrêté ici aujourd'hui pour avoir engagé des soldats anglais à déserter. Plusieurs soldats du 47me régiment sont arrivés à Ogwego par ce bateau pendant le mois qui vient de s'écouler.

Nouvelles de l'Est.—La correspondant de la *Tribune* lui écrit de Hilton Head qu'à l'abri de leurs canons les rebelles ont ont massé de grandes forces à Savannah, Hardinville, Bluffton, Pocotaligo, &c., &c., pour venir traverser dans une flotte innombrable de bateaux construite tout exprès pour courir sur les bas fonds des bayous et des anses. Les garnisons affaiblies de Hilton Head et de l'île du Port Royal auront à défendre leur vie contre des forces supérieures en l'essenci qui les presse sur les deux lignes de bayous de côté de la terre ferme, et le bateaux à vapeur qui, quand j'ai quitté Beaufort, le forçais à sortir de ces retranchements. Nous avons seulement la consolation de savoir, dans l'observateur, que le général Hunter est l'officier qu'il faut pour les donner une leçon avant qu'il puisse remplacer le drapeau des Etats Unis sur le fort confédéré.

Farine—M J H Pain, 33, rue de la Commune, a reçu par le navire Riga, quelques centaines de barils d'excellente farine, qu'il vendra à des prix modérés. Voir aux avis.

CHRONIQUE LOCALE.

Comète.—Les comètes foisonnent depuis quelques années. Nous avons eu celle de 1858 ; l'année 1860 nous en a amené une autre, et voilà qu'il en a présenté une nouvelle dans le firmament. Nous l'avons aperçue hier dans l'Ouest.

Cour prévotale.—Thomas Meagher, cocher de chez qui a renversé et blessé le fils de M. Gerrard dimanche dernier, a comparu devant le conseil pour répondre à l'accusation d'incurie. Les témoignages ont établi qu'il n'était pas à blâmer et il a été renvoyé de la plainte.

Mme Strgham a été acquittée sur somme de vingt six piastres pour excès trouble la paix.

M. Ann acheter a été condamné à vingt piastres d'amende pour avoir tenu ses ouvertures ouvertes Harrell a été condamné à trois mois de prison pour vol de nuit.

Mme Doyle a été condamnée à vingt cinq piastres d'amende pour assaut et menaces de tuer.

C. Cavellier et H Ferrer dont il est question dans notre édition d'hier soir, ont été condamnés chacun à dix piastres d'amende.

M. Roy a été condamné à un an de Fort Jackson pour avoir pris des propos séditieux et diffamé le général Butler.

Henry Mullet a dû fournir un cautionnement pour répond. de sa bonne conduite. Il a assailli un policeman.

Charles Sanppee et James Hogan ont été condamnés à six mois en Fort Jackson. On se rappelle qu'ils étaient accusés d'une tentative de vol chez l'officier chez M. Slawson. John Hogan, qui était accusé avec eux, a été renvoyé à son régiment.

Vol au bureau de Poste. — Un jeune homme de dix-huit ans, qui dit s'appeler John Williams (c'est un nom d'emprunt) a été arrêté, le 15 de ce courant, par le maître de poste, relativement au bureau ces lettres qu'il n'avait point le droit de retirer.

Il a été condamné à trois mois de prison.

Williams dit qu'il vient de New York, et montré un certificat qui prouve qu'il a prêté le serment d'allégeance. Il paraît, cependant, qu'il est très tôt.

Whisky, &c.—Margaret Hall est entrée chez Mme Simpkins, rue Villeré, et a jeté de l'eau sur cette personne.

Mme Simpkins avait, paraît il, de l'avis de Margaret, exagérait un peu plus de whisky qu'elle ne devait en avoir dû.

Ce qui n'a pas empêché Margaret d'être arrêtée et de voir son entrée accueillie dans une nouvelle maison.

Accusations.—Thos O'Connor a été arrêté, sous prétexte des bâtonnets à vapeur, pour avoir visité la loi en déshabillant un policeman. Il est en outre accusé de port d'armes cachées.

John McGingaw a été arrêté. On a trouvé en sa possession une carabine dans des circonstances suspectes.

Michael Kane et Mary O'Neil ont été arrêtés dans la rue Religieuse, sous prévention d'avoir volé un nommé Alexandre McDonnell et d'avoir débité de la boisson à des soldats.

Enquête.—Une commission militaire s'est saisie des faits qui se rattachent à la mort accidentelle de l'homme dont il est question dans le Journal de ce matin.

Les témoignages ont établi qu'un soldat, examinait le pistolet dans l'intention de l'acheter, qu'en levant le chien pour enlever la capsule, le coup est parti.

La commission a censuré le soldat pour son imprudence.

Un de nos correspondants de Paris dit l'*Indépendance belge* nous parlait dernièrement de la probabilité d'une entrevue pour le mois de septembre entre l'empereur des Français, le roi Prusse et l'empereur de Russie. Berlin avait été choisi d'abord comme rendez-vous, mais le roi de Prusse ayant été reçu à Compiègne, Potsdam avait été substitué à Berlin. Maintenant les journaux français parlent de préparatifs qui se feraient dans le même but, non pas à Potsdam, mais à Cologne. La rencontre annoncée les 3 ou 10 septembre et seulement entre les souverains de France et de Prusse.

On écrit de Vienne à la *Gazette de Cologne* que les conférences des envoyés allemands sur la réforme fédérale continuent, mais qu'elles promettaient un résultat si peu satisfaisant que même M. de Rechberg commence déjà à désespérer d'une entente :

On lit dans le *Temps* :

La France et la Russie se sont entendues pour la rédaction d'une note collective, concernant les affaires de Servie. Cette note consiste à la réunion à un congrès qui serait appelé à s'occuper de la question d'Orient.

Des lettres de Constantinople, du 16 juillet disent que le prince de Servie a refusé de traiter avec Vefik Effendi. Si les Musulmans ne se retirent précipitamment, il voudrait que la forteresse de Belgrade fût rasée. La Russie appuie ces prétentions.

L'ambassadeur russe avait confié longuement la situation à l'ambassadeur d'Autriche, qui faisait opposition.

La demande du gouvernement italien de participer aux conférences des puissances signataires du traité de Paris est appuyée par la France et l'Angleterre.

FEUILLETON.

L'HOROSCOPE.

PAR ALEXANDRE DUMAS.

XI

CE QUI PEUT SE PASSER SOUS UN LIT.

— Et comment en était-vous sûr ? Voyons ! dites.

Il n'y a qu'un instant, j'étais dans un corridor.

— Lequel ?

— Je ne le connais pas, je vious pour la première fois au Louvre.

— Eh bien, mais vous ne vous en tirez pas mal pour la première ! Donc, vous étiez dans un corridor ?

Ouché dernière la portière d'une chambre sans lumière, quand j'entends chuchoter à deux pas de moi. Je prêtai l'oreille et j'entendis ces mots prononcés par deux femmes :

" — C'est toujours pour ce soir n'est-ce pas ?

" — Oui.

" — Dans la salle des Métamorphoses ?

" — Oui.

" — A une heure précise le roi y sera. Je vais mettre la clef.

— Vous avez entendu cela ? s'écria le prince qui tant encore sous quel feu il se trouvait, et demandait à un voix au hasard.

— Oui, monseigneur, répondit d'Ecosais ; autrement, que viendrais-je faire dans cette chambre ?

— C'est juste, dit le prince.

Et, à part lui :

— Oh ! murmura-t-il sourdement, c'était le roi !

— Vous dites, monseigneur ? reprit l'archer croyant que ces paroles s'adressaient à lui.

— Je vous demande, monsieur, comment vous avez fait pour trouver cette chambre, puisque vous n'avez vous même pas connaissance le Louvre.

— Oh ! bien simplement, monseigneur. J'ai couru vers la portière et suivi des yeux la personne qui venait de sortir de cet endroit. Alors, je me suis dit : " Cet homme, s'est le roi ! " Je n'ai pris que le temps de reconnaître mon âne dans le Dieu. J'ai fait le chemin que venait de me indiquer cet homme, et me voilà.

— Il faut louer Dieu de tout ; mais il faut vivre.

En commerce Catherine, prince, nous lui avons donné ce nom familier, dans bien, en effet, en connaître dans toute l'exception du mot ; à cette époque, elle n'était pas fait un pas sans consulter M. le cardinal de Lorraine. Cette intimité s'explique par la domination que le cardinal exerçait sur l'esprit de la reine mère, et fait comprendre la puissance illimitée, le pouvoir absolu de la maison de Lorraine sur le cœur de France.

En voyant donc le cardinal de Lorraine appuyé au fauteuil de Catherine, madame l'archer a expliqua le secret de la reine mère : cette dente le cardinal venait de faire quelque rédi- avec cet esprit railleur qu'il possédait au plus haut degré.

Les autres personnages qui figuraient la reine mère étaient : Frangois de Lorraine, prince de Joinville, son fils, Antoine de Bourbon, duc de Saint-Aubé ; le maréchal de Saint-André lui-même ; le prince de Montpensier ; un homme, Jacqueline de Rohgrie, et célèbre par sportsité qu'elle avait prise de Catherine de Médicis ; le prince de La Roche-sur-Yon.

Derrière eux : la seigneur de Bourdeilles (Brantôme) ; Ronsard ; Baif, "aussi bonhomme que mauvais poëte," dit le cardinal Duperron. Dorat, "bel esprit, laid poëte et Pindare de la France," disent nos contemporains.

Puis René Bellaud, par comme par un mauvaise traduction d'*Amadis* et son pétrarquiste, comédie des pierres précieuses, mais calqué, par ce fameux chantre sur le mode d'Ovide.

Pontus de Thiard, mathématicien, philosophe, théologien et poète, "celui là qui introduisit, dit Ronsard, les sonnets en France :" Jodelle, auteur de *Cléopâtre*, la première tragédie française. Dieu lui pardonne un vol comme nous lui pardonnons sur la terre l'auteur de *Didon*, la seconde tragédie ; d'Aubigné, comédie, et d'une foule de sonnets, chansons, odes et élégies en vogue à cette époque, inconnus à la nôtre ; enfin la pléiade tout entière, moins Ch. Estienne Morel, mort en 1544, et Joachim du Bellay, surnommé, par Marguerite de Navarre, l'Ovide français.

Ce qui réconcilia, ce soir là, chez la reine mère Catherine, que d'ordinaire, l'amitié peu d'efforts pour en trouver la cause dans les autres, c'était l'accident arrivé la veille à la jeune reine Marie Stuart.

D'abord au moins le prétexte que chacun avait pris, car, à vrai dire, la beauté, la jeunesse, la grâce, l'esprit de la jeune femme, pâlissaient pour eux devant la majesté et la toute puissance de la reine mère.

Mais, quand j'ai entendu des pas qui s'approchaient de moi, quand j'ai entendu des pas qui s'éloignaient, je me suis rappelé cette chambre inhabitée, un homme a passé devant moi dans l'obscurité : l'homme passé, je l'ai suivi des yeux, et tout ce que j'ai vu a arrêter à la porte de cette chambre, la première de celle d'Alice, je me suis dit : " Cet homme, c'est le roi ! " Il n'a pris que le temps de reconnaître mon âne à Dieu. J'ai fait le chemin que venait de me indiquer cet homme, et me voilà.

— Il faut louer Dieu de tout ; mais il faut vivre.

Et, sans plus parler, il ouvrit à l'autre bout de l'appartement, un jeune homme, un en fant presque, entra.

— Le roi ! dit tout bas l'Ecossais, là, à ma droite.

— Morbleu ! murmura le prince, en voilà un, je l'avoue, dont j'étais loin de me douter !

XII

LES POETES DE LA REINE MERE.

L'appartement que Catherine de Médicis occupait au Louvre, tendu d'étoffes brunes, ornées de boiseries de chêne de couleur sombre ; la longue pièce, sans doute, n'était éclairée que de quelques mais, elle portait en ce moment, on qu'elle porta, d'ailleurs, tout le reste de sa vie, caractère, à première vue, une grande impression ; mais bientôt on s'habituait à cette ameublement de deux mots lequel elle était assise, pour s'assurer qu'on n'était point dans une mésopotamie.

Cet effet, au-dessus de ce dais rayonnait un arc-en ciel aux couleurs les plus éclatantes, que le roi avait donnée à sa fille, et qui portait, disait-on, sous ses couleurs déjà fanées à calomnier par l'impossible bilité d'en médire.

L'amirale, au milieu de ce silence si significatif et que cependant elle fit semblant de ne pas remarquer, avait pris place à la droite de la reine Catherine et venait s'asseoir, en sa qualité d'amirale, à droite du prince de Joinville, qui, pendant la plaque !

— Gracieuse reine, dit-il, je ne sais que j'ai fait ; est vous ne connaissez de Votre Majesté, et, quant à ce qu'elle ne connaît pas, je n'aurais pas trop la lui faire connaître.

Et pourquoi cela maestro ? demanda Catherine.

— Mais parce que ce sont des vers d'amour faits pour les nuits, et que Votre majesté est un peu bien impassible pour qu'on ose chanter devant elle des couplets échauffés des bergers de Gaïde et de Cythère.

— Bah ! dit Catherine, ne sais je pas de pays de Pétrarque et de Boccace ? Dites, dites, Pierre, et tentez-vous madame l'amirale le permet.

— La reine est reine ici comme ailleurs ; elle donne ses ordres, et ses ordres sont obéis ! répondit l'amirale avec un sourire.

— Vous voyez, maestro, dit Catherine, vous avez toute licence. Allez ! nous écoutons.

Ronsard fit un pas en avant, passa la main dans sa barbe, jeta un regard circulaire sur tout au ciel ses yeux pleins de doctes gravité, comme pour demander la méditation à qu'il allait chanter à l'inspiration, et, d'une voix charmante, il dit une chanson d'amour qui surviendrait plus d'un de nos poètes contemporains.

Après lui, Remi Belleau récita, à la demande de la reine Catherine, une villanelle de sa façon ; puis ce fut le tour de Jodelle, qui, à ce qu'il paraît, tout à fait en faveur auprès de la reine mère, à cause de la haine qu'elle portait à Ronsard, haine dont nous ne pouvons nous souvenir que par les petites bouffées qu'on avait à demander pour les sions où pour soi même.

Jodelle, qui venait de faire une satire contre Catherine, qui commençait par ces mots :

Quelle rage, quel monstre, quelle furie
Nous a produit, Catherine, pour notre mal ?